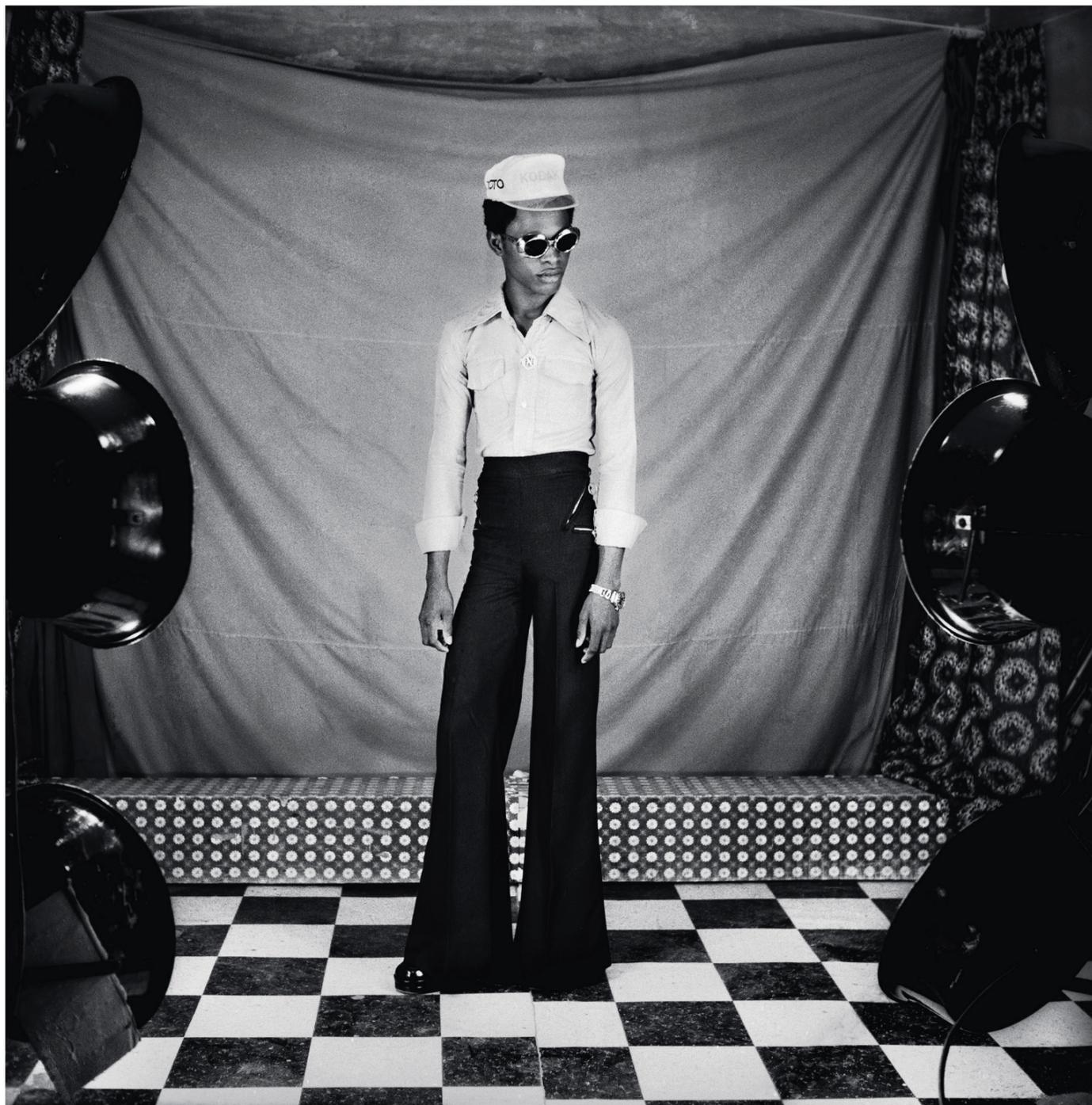


LES MÉTAMORPHOSES DE SAMUEL FOSSO.

Photos Samuel FOSSO
Texte Claire GUILLOT

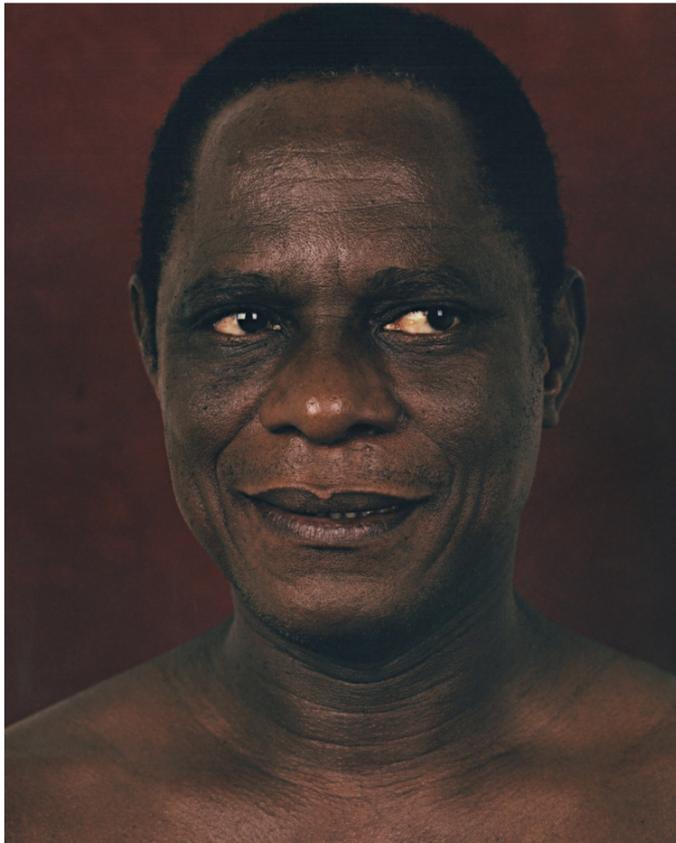
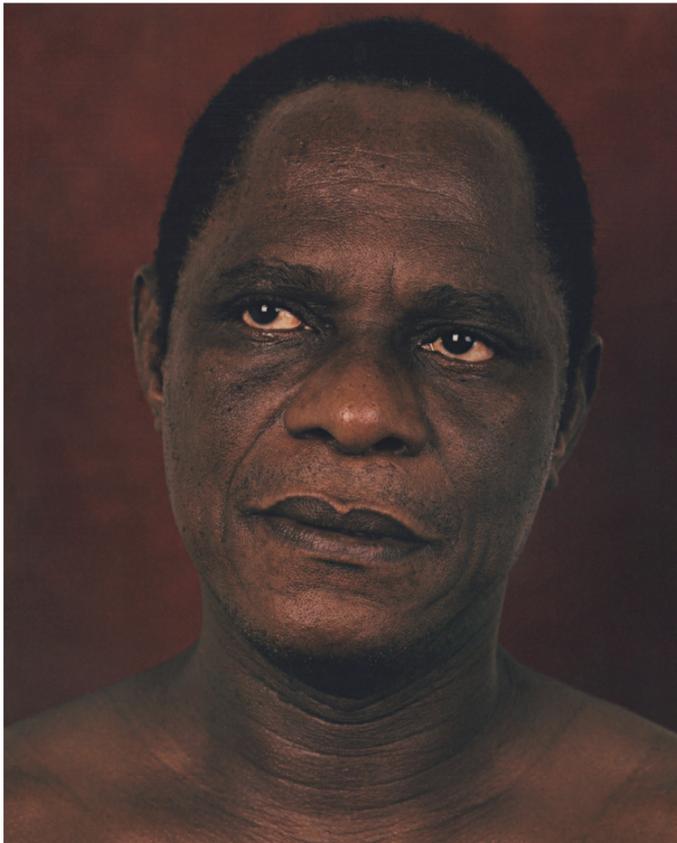
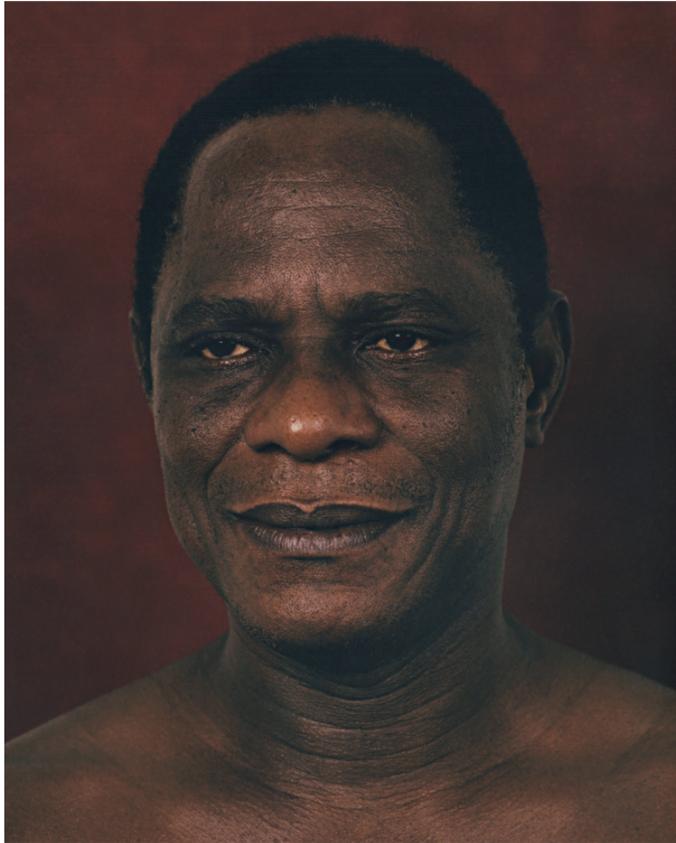
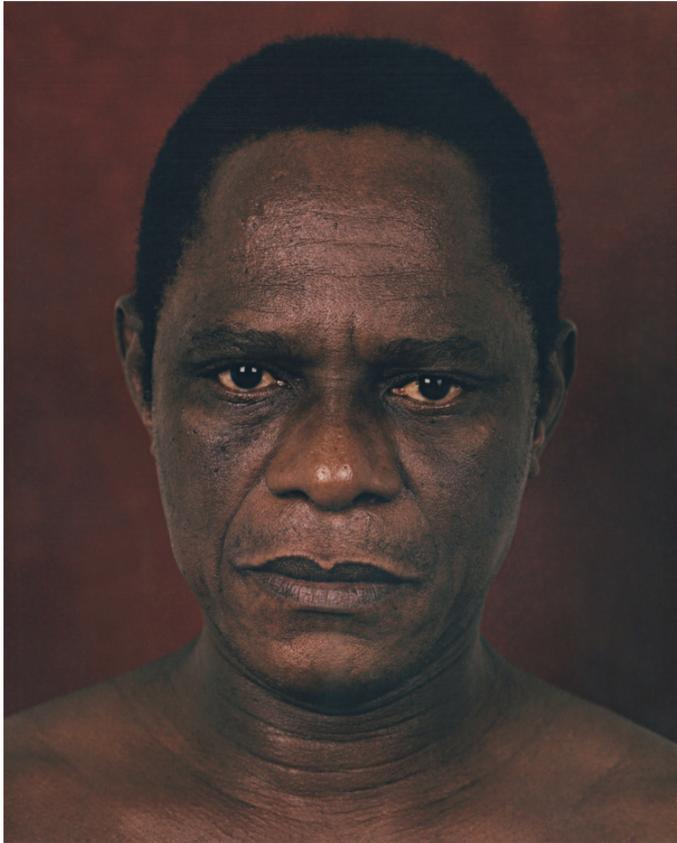


Samuel Fosso courtesy Jean-Marc Patras/Paris

La vie n'a pas épargné le photographe Samuel Fosso. Après avoir subi, enfant, la guerre au Nigeria, il a dû fuir, adulte, les violences en Centrafrique. Face aux drames, il a pris très tôt le parti de l'humour et décidé de s'amuser avec les codes des studios africains traditionnels. Au fil des ans, ses autoportraits se font plus engagés, puisant dans l'histoire du continent. La Maison européenne de la photographie lui consacre une rétrospective jusqu'en mars 2022.



Photos issues
de la série
70's Lifestyle,
1975-1978.



Samuel Fosso courtesy Jean-Marc Patras/Paris

Photos issues de la série SixSixSix, 2015.

ENTRE LA CENTRAFRIQUE, le Nigeria et la France, Samuel Fosso ne cesse de transhumer. « *Je suis comme l'oiseau* », déclare l'artiste souriant et volubile qui aime à raconter des histoires, parfois illustrées de dictons africains. Il vit au Nigeria avec sa femme et ses quatre enfants et travaille souvent à Paris, dans son atelier. Ce jour de novembre, il s'est posé quelque temps à la Maison européenne de la photographie, qui lui offre une grande rétrospective, jusqu'en mars 2022. La première en France. « *C'est pas compliqué ma vie, c'est comme prendre sa voiture pour aller au boulot le matin. Et qu'est-ce qui est le plus dangereux, l'avion ou la voiture?* »

Les années qui passent n'ont pas entamé l'humour de ce photographe africain, qui déroule depuis plus de quarante ans une œuvre singulière, faite exclusivement d'autoportraits. Il y donne libre cours à son obsession pour la métamorphose, le travestissement, la mise en scène. Dernièrement, son œuvre a pris pourtant un tour sombre, comme en écho à sa vie sans arrêt rattrapée par la tragédie. Pour la série *SixSixSix*, l'artiste a pour une fois dépouillé ses images de tout artifice : pas de vêtements, pas d'accessoires, même pas ses lunettes. « *Sur les images, je suis comme je suis né* », résume-t-il. Une mise à nu renforcée par le choix du Polaroid, image instantanée et définitive : « *Je voulais être nature, sans retouche.* » Dans un long ruban d'images, il aligne sur les murs 666 grands formats aux tons terreux, où son visage vieilli passe par toutes les expressions, surtout douloureuses. « *Partout où je vais, le malheur me suit*, résume-t-il. *Alors j'ai décidé de faire le nombre du diable, six six six (666). Et faire ma vie comme elle est, pour le meilleur et pour le pire... comme on dit pour le mariage!* »

Cette série, grave et dépouillée, rompt avec les portraits colorés et sophistiqués des années précédentes. Et pour cause. Le photographe, installé depuis des années en Centrafrique, à Bangui, a vu la guerre civile frapper à sa porte en 2013. Il a fait évacuer sa famille au Nigeria, mais s'est terré trois jours chez lui, seul, sans manger, avant de pouvoir à son tour fuir le pays. « *Quand j'ai réussi à prendre l'avion à Bangui, en janvier 2014, je voyais toute la population qui était à l'aéroport, qui pleurait, sans rien à manger. Ça m'a fait couler des larmes. Et quand je suis arrivé en France, un mois après, on m'a dit que ma maison avait été pillée. Je suis tombé malade. Dépression.* » Située dans le quartier musulman, livrée aux mains des pillards après une opération des milices anti-balakas à majorité chrétiennes, sa maison a en effet été saccagée, ainsi qu'une partie de ses archives. Certaines ont été sauvées de justesse par un photographe d'Associated Press, Jérôme Delay, et un humanitaire de Human Rights Watch, Peter Bouckaert, qui ont reconnu Samuel Fosso sur les négatifs éparpillés par terre.

La vie a été une suite d'embûches pour Samuel Fosso. Né au Cameroun en 1962, il grandit dans un village au Nigeria, jusqu'à la guerre civile qui éclate en 1967. « *Nous sommes restés trois ans cachés dans la brousse, avec ma grand-mère, à cause de la guerre du Biafra. Avec la famine. J'ai vu des bébés jetés par terre, car leurs cris allaient attirer les ennemis. C'était l'apocalypse, le monde qui coule.* » Installé, au début des années 1970, avec son oncle à

Bangui, où il ouvre son propre studio photo à l'âge de 13 ans, l'adolescent trouve alors dans l'image un exutoire et une évasion. Le soir venu, après une journée passée à photographier les clients, il s'exhibe sans pudeur dans des photos sensuelles, où il se réinvente en jeune branché en pattes d'eph' inspiré par les magazines occidentaux. Ces premières photos, qu'il envoie à sa grand-mère restée au Nigeria, sont aussi une revanche pour le jeune homme né chétif et paralysé. « *Je regardais le miroir, je me trouvais beau. Dans le futur, mes enfants verront que leur papa n'était pas si moche!* » Exposés aux premières Rencontres de la photographie africaine, à Bamako en 1994, ces autoportraits consacrent le photographe.

Samuel Fosso reprend les codes du portrait traditionnel de studio africain – décor peint et mise en scène –, pour le tirer dans une direction qui mêle l'intime et le politique, sa vie et celle du continent africain. Invité en 1997 à Paris, par l'enseigne Tati, à photographier les passants aux côtés des deux maîtres du studio maliens, Seydou Keita et Malick Sidibé, Fosso préfère se réinventer en une foule de personnages extravagants et colorés : businessman, pirate, femme libérée, ou chef « *qui a vendu l'Afrique aux colons* »...

Au fur et à mesure des années, son œuvre perd en humour et en légèreté, se fait plus sophistiquée et aussi plus politique. Il incarne Mao Zedong pour mettre en cause les ambitions économiques dévorantes de la Chine en Afrique, ou se mue en ancien combattant envoyé en France pendant les deux guerres mondiales. « *Chez nous, on dit qu'un bon ami, c'est celui qui te soutient dans le malheur. Les Africains ont aidé la France dans sa guerre, mais après? Ceux qui sont rentrés n'ont pas eu de reconnaissance ni les mêmes pensions que les Français.* » Sa série *African Spirits* (2008) conte l'histoire du monde noir à travers de grandes figures telles Nelson Mandela, Martin Luther King, Angela Davis ou Aimé Césaire. Samuel Fosso leur construit un panthéon noir à sa manière, en reprenant leurs poses dans des images célèbres, avec un souci maniaque du détail, de la montre à la coupe afro. « *Les générations d'aujourd'hui, en Afrique, ne savent pas ce que c'est que l'esclavage, l'indépendance, car ils pensent d'abord à manger. Moi, je profite du fait d'être connu pour mettre dans le musée ces gens qui se sont battus contre l'impérialisme ou pour les droits civiques pour les rendre immortels.* » Pourtant, il livre ces images sans aucune légende. « *Je ne veux pas donner la réponse, il faut aller chercher le nom. Pour que les Africains apprennent leur histoire.* »

Malgré la reconnaissance internationale, les prix et les expositions dans les grands musées, même après les souffrances de la guerre en Centrafrique, Samuel Fosso ne se verrait pas vivre en France, un pays où « *on n'a pas le droit de saluer quelqu'un si on ne le connaît pas* ». Il reste africain dans l'âme et a rendu hommage à son grand-père, chef et guérisseur traditionnel, en lui dédiant une série de photos, *Le Rêve de mon grand-père* (2003). Pour cela, il est retourné dans le petit village du Nigeria qu'il avait fui enfant. Sur place, il a monté un studio pour rejouer les rites d'initiation, les danses et la préparation des remèdes – « *mais sans tout révéler* ». Une façon pour Fosso de recréer, un instant, le monde perdu de l'enfance et de donner vie au rêve de son aïeul, qui avait prévu que son petit-fils lui succède. « *Il avait commencé à m'enseigner les médecines, mais quand je suis rentré, après la guerre, il était mort.* » Depuis deux ans, le lieu n'a plus de chef et tout le monde, assure Samuel Fosso, attend encore son retour. « *Je leur ai expliqué que c'était impossible, il est trop tard. Si je reviens là-bas, c'est pour mourir.* »

En Afrique, lorsque Samuel Fosso a débuté, seul dans son studio, la photo avait mauvaise presse : « *Les anciens disaient qu'elle faisait fuir l'esprit et que la mort allait arriver.* » Aujourd'hui, il voit sans acrimonie les jeunes photographes d'origine africaine suivre ses traces et se lancer à leur tour dans la mise en scène de soi. « *Les jeunes apprennent à faire l'autoportrait. Moi, je n'ai jamais appris. Ça venait de l'intérieur.* » (M)

EXPOSITION SAMUEL FOSSO, JUSQU'AU 13 MARS 2022, À LA MAISON EUROPÉENNE DE LA PHOTOGRAPHIE, 5-7, RUE DE FOURCY, PARIS 4^e. MEP-FR.ORG

AUTO-PORTRAIT, DE SAMUEL FOSSO, EN FRANÇAIS, ÉD. STEIDL, 352 P., 75 €.



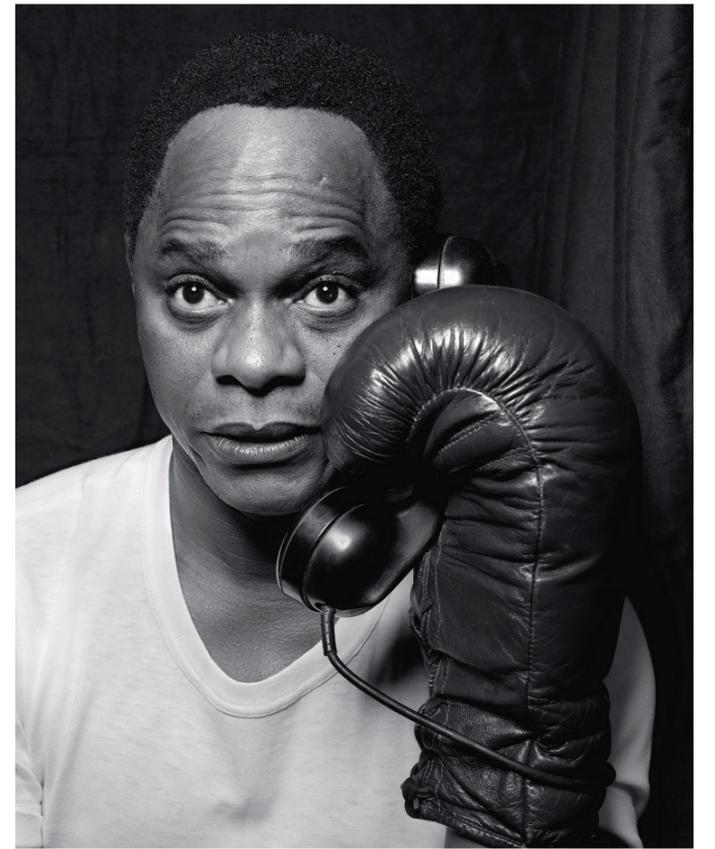
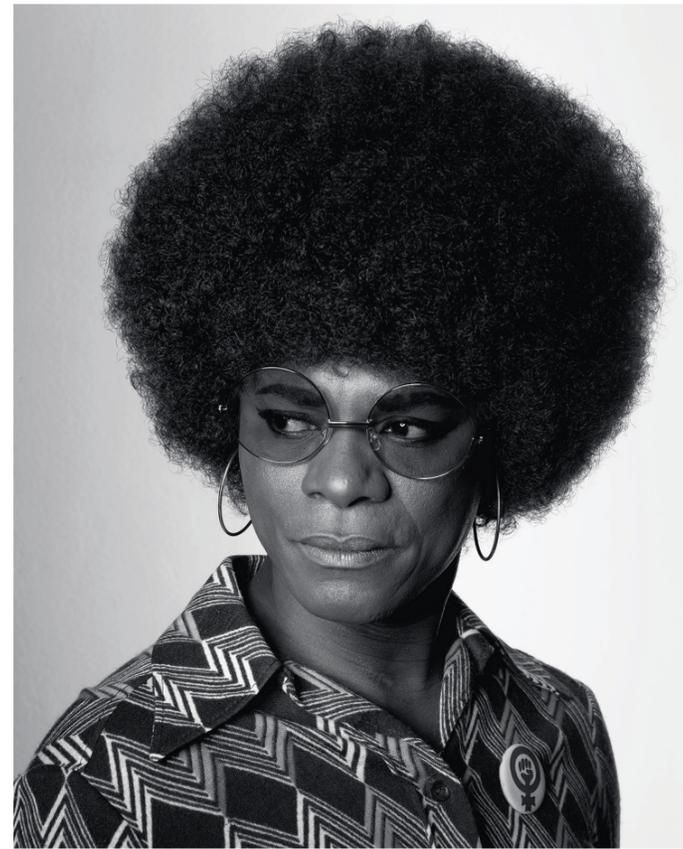
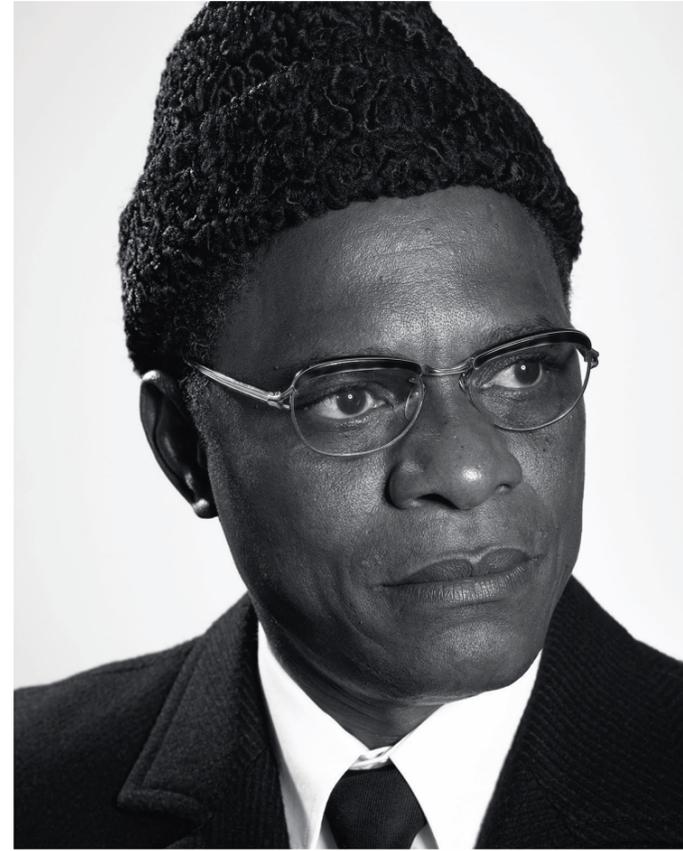
Samuel Fosso courtesy Jean-Marc Patras/Paris

Photos issues de la série *African Spirits*, 2008. Ci-contre : Samuel Fosso incarne Malcolm X.

Page de droite, de gauche à droite et de haut en bas : il est Aimé Césaire, Nelson Mandela, Angela Davis et Miles Davis.



LE PORTFOLIO



Samuel Fosso courtesy Jean-Marc Patras/Paris